Document généré le 16 avr. 2024 03:00

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Ce monde changeant

Grimmelshausen, *Les Aventures de Simplicissimus*, traduitde l'allemand par Jean Amsler, préface de Pascal Quignard, Paris, Fayard, 1990.

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 33, numéro 1 (193), février 1991

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31991ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lamontagne, M.-A. (1991). Compte rendu de [Ce monde changeant / Grimmelshausen, *Les Aventures de Simplicissimus*, traduitde l'allemand par Jean Amsler, préface de Pascal Quignard, Paris, Fayard, 1990.] *Liberté*, *33*(1), 149–152.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LIRE EN TRADUCTION

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

CE MONDE CHANGEANT

Grimmelshausen, **Les Aventures de Simplicissimus,** *traduit de l'allemand par Jean Amsler, préface de Pascal Quignard, Paris, Fayard, 1990.*

En ce temps-là, l'Europe était en guerre. Les campagnes n'en savaient rien. Je vois distinctement les champs jaunes et paisibles. J'entends bien le crissement du foin séché qu'on met en tas. Le rire des hommes quand les femmes leur apportent l'eau fraîche à travers les prés. Je vois une poule qui traverse la cour sans se presser.

Et puis des cris. La course de tous les côtés. La soldatesque qui débarque, pille viole, tue. La guerre est à la fois lointaine et omniprésente. Son irruption ressemble aux orages d'été: soudains, brefs et grands nettoyeurs de ciels.

La guerre de Trente Ans rythme une des œuvres fondatrices de la littérature allemande, *Les Aventures de Simplicissimus*. Ce livre accompagnerait bien le désarroi de notre époque. Pourquoi, en effet, relire les classiques, si ce n'est pour vérifier périodiquement la permanence de quelques intuitions fondamentales et intemporelles? L'homme n'est qu'une ombre désemparée. Le *Simplicissimus* le lui répétera.

On sait peu de chose de son auteur. Hans Jakob Christoffel von Grimmelshausen serait né en 1621 d'un père bourgeois. Il fait carrière aux armées et, en 1649, se convertit à la religion catholique. Il se marie, devient régisseur de domaines et acquiert un bout de terrain. En 1666, il tient

une auberge, est nommé maire de Renchen. La rédaction du *Simplicissimus* était déjà commencée. La première édition paraît en 1668.

Le *Simplicissimus* est l'histoire d'un simple d'esprit. Qu'est-ce qu'un fou? Oracle, taré ou roi? Grimmelshausen répond: tout cela à la fois, et d'abord, successivement. Simplicissimus commence son apprentissage de la vie tout au bas de l'échelle, c'est-à-dire comme enfant trouvé. Quand il devient un jeune garçon, le couple de paysans qui l'a recueilli l'envoie garder les cochons, les chèvres et les brebis. C'est déjà mieux. «*Knan*, dis-moi aussi qui c'est, le loup; j'en ai pas encore vu un.»

On l'engueule et on le traite souvent de sot. Pour les fins de l'histoire, il importe que Simplicissimus quitte au plus tôt la campagne; les soldats qu'on a vus à l'œuvre tantôt y pourvoiront. À partir de ce moment, la narration des événements devient inutile. Il suffit de savoir que le jeune homme vit de multiples états qui contribuent à faire du livre un panorama de l'existence humaine. Simplicissimus connaît la science et l'érudition avec un ermite. Il est frotté de mysticisme. Il s'enrôle comme dragon. Se déguise en femme. Retourne à son habit de fou. Il est riche, gentilhomme ruiné, prostitué dans un bordel. Redevient paysan. En somme, il connaît mille vies.

Le ressort de toutes ces vies se trouve moitié dans la curiosité du jeune homme, moitié dans le regard naïf qu'il pose sur le monde. Sa naïveté ne fait pas de lui le spectateur de l'action. Prenons l'exemple de l'argent: «En ce qui concernait le mien que j'avais rassemblé par deux moyens, le pillage et la découverte de ce trésor, il avait en soi une étrange nature; car premièrement il me rendit plus arrogant que je n'étais auparavant [...]. Cela fit de moi un parfait maître comptable [...] et me rendit si avide que n'importe qui aurait pu me prendre en grippe.»

L'époque sombre et agitée est l'autre moteur de l'action. Qu'on y songe un peu: en l'espace d'une trentaine

d'années, l'Europe voit le siège de La Rochelle, les soulèvements de Londres et de Naples, la Fronde de Paris, la mise à feu et à sang de l'Irlande et de l'Écosse par Cromwell, les révoltes de croquants dans le Quercy, le Limousin et la Normandie.

Les croquants sont des va-nu-pieds, des mécréants. La bonne société, qui à l'époque où paraît le livre de Grimmelshausen lit la *Psyché* de La Fontaine, les tient pour des demi-bêtes. Les fous ne sont pas loin. Avec le *Simplicissimus*, tous ces «fous» vont accéder à l'existence et révéler l'humanité qui grouille en bas. Les multiples revers de fortune de Simplicissimus, qui le font aller et venir sur tous les échelons de la vie humaine, ne le voient se fixer nulle part, car les aléas servent de prétextes à la découverte de différents milieux sociaux, vus de l'intérieur. De ce point de vue, l'ouvrage de Grimmelshausen est un formidable reportage. Du reste, le temps passe, le regard du héros devient moins naïf. Simplicissimus se compromet; c'est peut-être le prix de l'expérience.

Au milieu de cette cavalcade d'événements, le lecteur sent parfois se dessiner l'amorce d'une réflexion, d'un retour sur soi, mais ils sont toujours esquivés. «Je rentrai en moi-même», dit Job. Pour sa part, Simplicissimus semble repousser ce moment chaque fois qu'il se présente. Il y viendra sur le tard, après avoir épuisé toutes ses vies, comme la balle qui, ayant rebondi de tous les côtés, s'arrête par épuisement de son mouvement. Simplicissimus est étonné. Quoi! Est-ce donc cela vivre? «Ta vie n'a pas été une vie, mais une mort; tes jours une ombre épaisse, tes plaisirs de graves péchés, ta jeunesse une rêverie, et ton bien-être un trésor d'alchimiste qui s'enfuit par la cheminée et t'abandonne avant que tu y prennes garde!»

Antonio de Guevara a été le confesseur de Charles Quint. En 1539, il a publié *Mépris de la Cour et éloge du village*. Grimmelshausen prête a Simplicissimus, revenu de tout, cet idéal ascétique. Il en résulte un «Adieu au monde»

d'une très grande beauté, un adieu en toute connaissance de cause. Dans ses errances, Psyché s'attarde avec bonheur chez un ermite, retiré de la Cour et vivant dans les bois. Messieurs de Sacy, Arnauld et les autres solitaires de Port-Royal cultivent leur jardin et leurs études. Simplicissimus, lui, s'en va. Dans la campagne du Spessart qui l'a vu naître, sur une île déserte de l'Atlantique, mais enfin, il s'en va. «Adieu, monde, car il n'y a chez toi rien qui dure.»

Et si, après avoir arpenté le siècle de Grimmelshausen, le lecteur contemporain cède à la tentation de trouver la morale de toutes ces aventures, il tiendra des propos bien cyniques. La morale du *Simplicissimus* est qu'il ne peut y en avoir quand la faim, le froid et la guerre occupent toute la place. L'éthique est certes une fort belle science, semble dire Grimmelshausen, mais elle s'élabore au chaud, près d'un poêle. Aux autres, à tous les croquants, il reste la Fortune, le *fatum*, la Providence, et puis ce monde changeant.